

# LA TÊTE DANS LES ÉTOILES



Numéro 1  
Août 2009

## Quand loi du Chaos, EDF et Coca ne font pas bon ménage.

Evidemment le N°1 de notre fanzine sort en retard. Sachez qu'à Phénomène J nous possédons deux ordinateurs « jumeaux ». Bien au courant des caprices de l'informatique moderne et des logiciels erratiques qui parsèment nos machines, nous avons pris la précaution de mettre sur un « gros fixe » et sur un portable l'ensemble des fichiers « importants » de nos multiples et passionnants travaux dont « La tête dans les étoiles ».

Mais Dick (Philip K.) avait raison, les objets ont monté un complot d'une intelligence rare, aidés en cela par des humains sans scrupules... Bref un adolescent facétieux a renversé une boisson noire et (très) sucrée sur le portable, pendant que nos amis d'EDF inquiet de leur avenir effectue dans la semaine cinq (5) coupures de courant (se moquant du notre – avenir) créant des surtensions que notre « gros fixe » ne supporta pas. Et ceci le même jour.

Comme dirait je ne sais quel iconoclaste « A toute chose malheur est bon » (c'est le même qui a dit que « l'argent ne fait pas le bonheur » et autres billevesées du même acabit), j'ai le plaisir de vous présenter dans ce fanzine le premier article de Justin Hurle. Pamphlétaire angevin bien connu, dont je ne résiste pas à vous donner l'adresse du blog : <http://www.lhuruberlu.fr>. Justin est un agitateur neuronal dont la verve et la gouaille n'ont d'égales que sa profonde gentillesse. Et non, gentillesse et naïveté n'ont rien à voir.

Je suis très heureux d'accueillir Justin dans nos colonnes et l'équipe qui se forme peu à peu commence à ressembler à quelque chose qui

donnerait envie d'aller plus loin... Mais chut !

Par contre... Le magnifique article que je vous avais concocté est passé sous une zone souillée/sucrée d'un disque dur (Dell), et dans quelques électrons tentant de se dire « 0 » ? « 1 » ? dans un processeur survolté, sous l'œil égrillard d'un geek-réparateur d'une grande marque d'ordinateur (HP).

... Et miracle que trouvais-je dans une petite clé USB ?

« Show must go on ! » et c'est donc avec plaisir et fierté que je vous présente ce N°1 qui je l'espère bénéficiera du même enthousiasme que vous avez témoigné au N°0

*Jean-Hugues Villacampa.*

**La tête dans les Etoiles** sort de façon bimestrielle alternative à « La tête en Noir », ce qui permet à nos lecteurs d'avoir tous les mois leur ration de chroniques des littératures dites populaires.

Vous trouverez le fanzine dans notre boutique : Phénomène J : 3 rue Montault Angers 49100 sous forme papier ou sur le site de la boutique : [www.phenomenej.fr](http://www.phenomenej.fr) à télécharger. Le tout gratuitement bien sûr.

### La Tête dans les étoiles

**Phénomène J 3, Montault 49100 Angers**

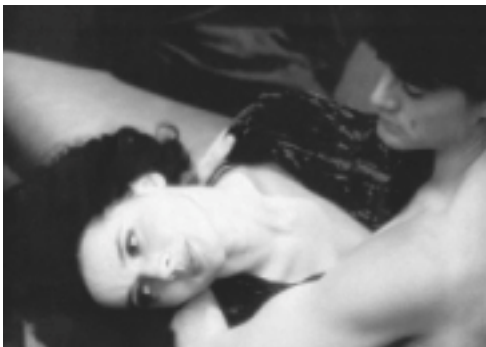
#### Rédaction :

Jean-Hugues Villacampa, Patrice Verry, Artikel Unbekannt, Justin Hurle - Illustrations / Logos : Yves Besnier

## Blue velvet sous la carte postale : l'horreur !

Le lecteur qui a immédiatement reconnu dans le titre un film de David Lynch se dresse indigné : « Hé ! M'sieur ! on n'est plus dans la SF ou le Fantastique là ! ». Reste donc assis, lecteur sagace mais impatient ! Je vais dans ces quelques lignes m'efforcer de montrer que cette œuvre de Lynch, un polar à l'apparence presque anodine, fait également partie des « images qui viennent d'ailleurs ». Mais avant de commencer, un mot sur la brillante distribution concoctée par l'ineffable David : nous saluerons ici, outre ses acteurs fétiches Kyle MacLachlan et Laura Dern, les excellentes prestations de Dean Stockwell, d'Isabella Rossellini et de Denis Hoper. Et maintenant : moteur !

On connaît tous David Lynch et ses films qui frisent l'incompréhensible quand ce n'est pas l'incohérence totale. Rien de tel ici... en apparence. Car il faut constamment regarder ce film à deux niveaux : au niveau de la carte postale et au niveau du sordide le plus infâme. De plus, la majeure partie de l'intrigue se place entre parenthèses : entre le zoom avant vers l'oreille morte et le zoom arrière depuis l'oreille vivante.



Petite leçon de construction (merci de prendre des notes : je ne répéterai pas) :

1 Intro : carte postale, mais il faut garder à l'esprit qu'il y a toujours un peu de Yang dans le Yin (pour demain vous réviserez votre petit Tao illustré).

*Transition : zoom avant vers l'oreille coupée.*

2 Histoire : sordide, mais y a toujours un peu de Yin dans le Yang (j'y reviendrai).

*Transition : zoom arrière depuis l'oreille du héros.*

Conclusion : en miroir de l'intro.

Si vous m'avez suivi, vous aurez compris qu'il faut appréhender l'intrigue sur deux plans placés entre deux miroirs (Ah ! On rigole moins dans le fond !). Pas de doute c'est du Lynch ! Si vous ne vous raccrochez pas à ces éléments vous risquez fort d'avoir un sentiment de décalage assez désagréable ou (ce qui est pire) de vous ennuyer... mortellement !

Je n'insisterai pas sur la partie carte postale. L'image de la petite ville de Lumberton (dont tout nous rappelle qu'elle vit de son bois – jusqu'à l'heure qui est donnée par le bruit d'un arbre qui tombe) est kitch à souhait : vêtements, musique et décor des sixties, camion de pompier clinquant, fleurs très « chromo » et personnages dégoulinants de bons sentiments. Le Yang dans le Yin c'est d'abord l'AVC du père de Jeffrey Beaumont (Kyle MacLachlan) annoncé par la vision d'un tuyau d'arrosage qui se pince (il fallait oser la comparaison), puis la constatation que l'herbe verte grouille d'insectes non identifiés. Cette vue surprenante préfigure déjà ce que sera la transition quelques minutes plus tard : la découverte par Jeffrey d'une oreille coupée. C'est le début d'une enquête qui va dévoiler les agissements d'un personnage si peu recommandable qu'on ne peut que souhaiter qu'il n'en existe pas dans la vraie vie (Denis Hoper).

Nous voici donc dans la partie sordide de l'histoire. Il faut noter que les plans et les éléments utilisés dans cette partie sont typiques de films fantastiques : connaissant ce drôle d'oiseau de Lynch, ce ne peut être une coïncidence. Quelques exemples :

1 Présence de personnages ordinaires au comportements étranges ou décalés (Un homme qui promène son chien est parfaitement immobile dans la rue au passage de Jeffrey, Double Ed, employé de l'épicerie, est en fait deux hommes dont l'un est aveugle mais devine le nombre de doigts que lui montre Jeffrey –j'avais fini par comprendre le truc... que la vision précise du DVD m'a confirmée).

2 Travelling sur les branches d'arbres sous-lesquelles le héros déambule (ce qui rappelle un passage du Dr Mabuse de Fritz Lang)

3 Les prises de vues lointaines des héros donnent l'impression qu'ils sont constamment observés. De nuit, le procédé est très efficace et fait penser à l'ambiance créée par Dario Argento dans ses thrillers fantastiques sur les trois mères (Suspiria, Inferno...)

4 Les plans sur l'agitation des rideaux rouges chez Dorothy Vallens (Isabella Rossellini) : quel monstre se cache derrière ?

5 Une scène d'amour sur fond de flammes et de rugissements démoniaques dans la plus pure tradition des films de vampires.

6 Un presque cadavre à la position improbable : debout. Mais est-il vraiment mort ?

7 Et qu'on ne me dise pas que quand le super-vilain se barbouille de rouge à lèvres il n'y a pas une référence au Joker ennemi juré de Batman Les deux plans dont nous parlions précédemment sont constamment présents dans les images, dans les personnages et dans les dialogues. Citons encore quelques exemples :

- Jeffrey raconte à Sandy Williams (Laura Dern) sa terrible découverte chez Dorothy... sur un arrière plan de vitraux d'église et une musique d'orgue.

- Sandy et Dorothy, les deux femmes qui gravitent autour de Jeffrey, représentent elles-mêmes la carte postale et le sordide. Encore une fois deux visions se dégagent à travers les réactions de Jeffrey : d'un côté c'est l'amour pur et les petits oiseaux (ne ricanez pas les ados boutonneux, je ne plaisante pas : pour Sandy les rouge-gorge symbolisent l'amour !) et de l'autre l'amour sale, violent, sadomasochiste (oui : la victime semble aussi folle que l'agresseur). On croit entendre les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée (Référence pour ceux qui ronflaient en cours de Français : Gérard de Nerval - El desdichado).

Mais le plus étrange est sans doute les rapports entre Dorothy et son petit garçon Donny (fils qu'on ne voit qu'une fois à la fin du film). Là encore, en lieu et place de l'amour filial, un rapport sadomaso est suggéré à travers les sons (même si le final semble suggérer le contraire). Fantasma ? Fantôme ? Faux-semblant ? Le mystère reste entier.

La vision pure des événements qui est celle de Sandy, c'est bien la partie de Yin dans le Yang. A-t-elle l'intuition de la dualité des choses quand elle pose cette question à Jeffrey : « Es-tu détective ou pervers ? ». Elle ne comprendra qu'au dernier moment ce à quoi Jeffrey est confronté et cela change sans doute à jamais son image de la carte postale. C'est un tel choc que la seule chose qu'elle trouve à dire est : « Où est mon rêve ? ».

Enfin, l'assainissement ayant eu lieu, on peut revenir à la carte postale : les rouge-gorge sont revenus (ils mangent les insectes), on se souvient que, plus tôt, Jeffrey a pris la place de son père derrière le tuyau d'arrosage et son oreille est en bonne santé merci !

Voilà comment David Lynch transforme une banale histoire de truands en allégorie fantastique sur la lutte éternelle du bien et du mal, sans jamais donner l'impression de prêcher. Mais en final, c'est bien de cela qu'il s'agit. Sacré David !

## « Hiroshima mon amour » La saga de Mme Atomos T1.

1945. La seconde guerre mondiale trouve une issue à la (dé)mesure de son horreur dans l'anéantissement des deux villes japonaises Hiroshima et Nagasaki par des bombes atomiques américaines.

1954. Les alliés d'hier sont devenus les ennemis d'aujourd'hui, on parle désormais de « guerre froide » et Don Siegel s'apprête à tourner ce petit chef d'œuvre de l'épouvante paranoïaque qu'est « L'invasion des profanateurs de sépultures ».

En France, les éditions Fleuve Noir, bien connues des amateurs de littérature populaire grâce à leurs collections « Espionnage », « Spécial Police » et « Anticipation » s'engouffrent dans la brèche ouverte par cette période troublée pour promouvoir un genre encore très mal perçu chez nous : le Fantastique . A l'heure où tout semble possible, y compris le pire – ne s'est-il pas d'ailleurs déjà produit ?- où l'ennemi devient de plus en plus difficile à identifier – mais Dieu reconnaîtra les chiens- où la science peut basculer à tout instant dans la fiction, la littérature d'après-minuit a enfin trouvé son écrin, dont le nom claque aux vents mauvais tel un étendard déchiré et sanglant : Angoisse...

1964. J.F.Kennedy est mort depuis un an quand André Caroff, auteur « maison » et prolifique du Fleuve Noir signe pour la collection « Angoisse » son premier roman consacré à Mme Atomos, incroyable « somme de toutes les peurs » car synthèse stylistique et thématique des quatre genres précités ! Véritable tour de force réalisé par un écrivain rompu à toutes les techniques de la littérature populaire, « La sinistre Mme Atomos » oppose en effet le meilleur de la police et des services secrets américains à une super-méchante japonaise dont la maîtrise de l'atome lui a permis de se constituer une armée de zombies équipée de

fusils désintégrateurs pour mieux déclencher une guerre contre les Etats-Unis !

Certes, la notion de « péril jaune » n'est pas absolument nouvelle dans le domaine de la fiction, ainsi qu'en témoignent brillamment le Fu Manchu de Sax Rohmer et le Monsieur Ming/l'Ombre Jaune d'Henri Vernes.

Cependant, à la différence de ces deux prestigieux aînés, Mme Atomos n'a d'autre motivation que la vengeance, et d'autre but que la mort d'un maximum d'Américains !



Un personnage aussi radical ne pouvant être contrecarré aisément, André Caroff met en place dès le premier épisode une équipe de choc constituée de Smith Befford, agent du FBI, du docteur Soblen, spécialiste en énergie atomique, du « Singe », collaborateur direct de J.E.Hoover, ainsi que de Yosho Akamatsu, agent spécial de la police japonaise. Une galerie de protagonistes courageux et déterminés, que l'on retrouve avec plaisir dans le second roman de la série (« Mme Atomos sème la terreur ») où la terrible Japonaise utilise cette fois un immense champignon radioactif, puis des

araignées géantes pour rayer le Texas de la carte.

Cette fois encore, elle sera mise en échec, non sans avoir fait subir aux Etats-Unis des pertes humaines colossales et des dégâts matériels considérables... Insatiable, elle ira même jusqu'à inventer dans l'opus suivant (« Mme Atomos frappe à la tête ») une onde « raciste » qui, plongeant les Blancs en catalepsie tout en épargnant les Noirs, lui semble le meilleur moyen de déclencher une guerre civile en Amérique ! Véritable docteur Mabuse en jupons, dotée d'une créativité aberrante toute entière vouée à son fantasme fanatique, elle n'apparaît quasiment jamais en personne, usant de clones à son image, et ce retrait désincarné ne la rend que plus imprévisible et insaisissable...

Mme Atomos est une essence, aussi volatile que dangereuse ; elle est un dragon dont nous ne connaissons jamais que les flammes... 2009. Fortes d'une écriture nerveuse et efficace, d'un sens de la narration et du suspense redoutable, d'effets judicieusement dosés, ainsi que d'une absence totale de retenue lors d'explosions de violence aussi nombreuses qu'inattendues, ces trois premières aventures se lisent toujours avec autant de plaisir, et ce près d'un demi-siècle après leur rédaction.

Que les éditions Rivière Blanche soient d'ailleurs remerciées pour avoir réédité l'ensemble de la série -18 romans- en six gros volumes : nous ne manquerons pas de revenir sur cette saga majeure du fantastique français dans de futures chroniques... Sachez enfin, Monsieur Caroff, que par-delà le mur du grand sommeil, vos rêves persistent à transfigurer notre réalité ; il va de soi que ce modeste texte est dédié à votre mémoire.

Respectueusement

Artikel Unbekannt

## Intellectuel et populaire ? Ou l'intelligence désacralisée...

De tout temps intellectuels et manuels se sont retrouvés en opposition, comme si cela pouvait rendre service à certains... A chacun ses familles professionnelles, à chacun sa culture, à chacun ses lectures.

Des esprits simples en ont déduit que l'intelligence poussait, comme un champignon, aux lecteurs de tel ou tel type d'ouvrages : aux intellectuels la philosophie, la sociologie, les sciences humaines et la Littérature, aux autres les livres dédiés à la distraction ; j'ai nommé la « littérature populaire » (aventure, policier, science-fiction, etc.).

Le tout est si bien ancré que nombre d'« adultes » suffisants se targuent de s'être, dans leur jeunesse, penchés sur ces lectures heureusement oubliées aujourd'hui pour des ouvrages plus sérieux. Ce sont d'ailleurs les mêmes personnes qui regrettent par ailleurs le fossé qui les sépare de la génération montante sans se rendre compte qu'ils sont porteurs de la pelle souillée qui le creuse.

J'ai en d'autres endroits fait l'éloge des qualités sociologiques et historiques de la littérature policière. Quel « intellectuel » aujourd'hui oserait porter un regard hautain sur les œuvres de Hammet ou Simenon. Loisir ET culture ?

Et pourtant...

La science-fiction est une cible de choix. Qui peut décemment s'intéresser « sérieusement » à des iconoclastes costumés parcourant l'espace dans de ridicules fusées afin de combattre des monstres visqueux pour délivrer des « créatures » pulpeuses (femme blonde dénudée - NdT). Ou des barbares (sorciers) survitaminés (géniaux) écrasant (désintégrant) des monstres gluants... pulpeuses. Ne riez pas...

Nous ne nous livrerions pas à l'excès de réduire « Madame Bovary » à un ennuyeux

adultère de province, ni qualifier Freud de barbu libidineux. ( si ?)

Certes le premier objectif de la science-fiction reste la distraction et le plaisir et je ne tourne pas le dos à des scènes d'actions ou de suspens (Paul Atréide<sup>1</sup> face à son premier ver des sables, Gandalf<sup>2</sup> face au Balrog, ou les premiers pas dans Rama<sup>3</sup>...). Je revendique même, pour le genre, l'intelligence d'être capable d'ouvrir l'esprit au lecteur en le captivant (replier l'espace pour s'y déplacer plus vite<sup>1</sup>, la sémantique générale et le non-*aristotélisme*<sup>4</sup>, l'interdimensionnalité de l'espace<sup>5</sup>...).

Et l'uchronie, le « what if » américain, dans la trame historique de notre monde un évènement diffère de ce qui s'est passé dans la réalité. Par exemple la peste noire du 13<sup>ème</sup> siècle au lieu d'éliminer 40% de la population occidentale, en fait disparaître 50%. Ce sont les populations d'Amérique latine qui deviennent dominantes (Aztèques, incas, ...). Qu'est devenu le monde en 1950 ? Les sudistes remportent la guerre de sécession<sup>6</sup>. L'exercice passionnant est l'un des nombreux exemples créatifs, culturels et « intelligents » de la SF.

Certains scientifiques, philosophes, historiens reconnaissent par ailleurs l'intelligence prospective du genre. Nombre de technologies d'aujourd'hui ont été décrites dans des romans d'hier avec une précision étonnante : processeur cristallin, holographie... Des sociétés nous paraissant complètement hallucinées sont en train de se mettre en place : emprise postcoloniale, néo-colonialisme, catastrophe écologique, sur-

libéralisme<sup>7</sup>.

L'exercice devient politique avec des réflexions (devenues « d'école »<sup>8</sup>) sur la contre-utopie où la science-fiction devient responsable du modèle de société<sup>9</sup>. Garde-fou de l'excès des « grands » dans l'apathie conformiste, la science-fiction perturbe les idées reçues sociétales ou technologiques. Subversive ? Certainement ! Preuve en est le nombre important d'écrivains de sensibilité libertaire et humaniste<sup>5</sup>.

Dans notre époque d'amalgames, il nous faut être vigilant sur la confusion des genres : populaire n'est pas populiste, politique n'est pas démagogue, l'écrit n'est pas toujours source d'intelligence et/ou de culture. Noyé dans l'abondance de stimuli médiatiques les choix deviennent de plus en plus difficiles et le néophyte se perd dans l'abondance de ce qui lui est proposé. Marketing et lucre deviennent plus importants que qualité de la matière offerte. Le matraquage incessant de tous les médias valorise des livres ou événements qui ne mériteraient pas le dixième de l'attention qui leur est consacré. Notre défense contre ces « produits » reste notre raison. Les outils forgeant notre raison sont ceux qui valorisent notre réflexion. L'information alternative est notre force, la science-fiction est un genre nous permettant, dans le plaisir, de nous donner le recul nécessaire à l'analyse du galimatias dont nous sommes abreuvés à longueur de temps.

Jean-Hugues Villacampa

---

<sup>1</sup> « Dune » de Frank Herbert

<sup>2</sup> « Le seigneur des anneaux » de JRR Tolkien

<sup>3</sup> « Rama » d'AC Clarke

<sup>4</sup> « Le monde de A » AE Van Vogt. Traduction de Boris Vian

<sup>5</sup> Moorcock...

<sup>6</sup> « Autant en emporte le temps » de Ward Moore

---

<sup>7</sup> John Brunner, Mike Resnick, Norman Spinrad

<sup>8</sup> Étudiées dans le cadre des cours de Français au collège et au lycée

<sup>9</sup> Huxley, Bradbury, Ira Levin

# HOMO KRONIKA

UNE RUBRIQUE DE HURLE

**La terre creuse, Luc et François Schuiten, Les Humanoïdes Associés, avril 1985.**

De François Schuiten, je vous en reparlerai souvent (tellement de choses à dire). Quant à son frère Luc, il est l'inventeur de l'archiborescence – terme qui désigne une construction faite principalement de végétaux. Faut dire que son père, Robert, était architecte. Aussi a-t-il imaginé et conçu des jardins verticaux sur les aires abandonnées du territoire belge. Ne vous ai-je pas dit que Luc est, comme son père, Belge ?

Au fil des années, Luc, dont l'imagination fertile sans cesse l'inconscient collectif des Wallons comme celui des Flamands, dessine une foule de projets. Objectif : apporter une autre manière de vivre, une existence qui ne s'épanouit que dans un rapport poétique à la nature. Et quand la poésie vous prend, jamais elle ne vous lâche (parole d'Hurle). Normal qu'elle s'exprime sur papier. Luc saisit alors une feuille et scénarise *La Terre Creuse* – que son frère dessinera.

Le prologue paraît dans le célèbre mensuel belge *A Suivre* n° 3 (Casterman), sous le titre « *La Terre Creuse* » et dans *Métal Hurlant* n° 103 à 106 (Les Humanoïdes Associés). L'histoire sera retravaillée afin d'être publiée sous le titre « *La Terre Creuse* » dès 1985. En 1987, l'histoire s'étoffe et prend le titre de *Zara*. 1997, le triptyque *Carapaces, Zara* et *Nogegon* forment alors *Les Terres Creuses*, une œuvre magistrale.

C'est de *La Terre Creuse* que je vais vous entretenir – un ouvrage qui ne faisait pas encore parti de la trilogie.

Du dessin, quoi relever si ce n'est l'excellente qualité du coup de crayon ! Pour sûr, le prologue exécuté en noir et blanc est, selon moi, l'œuvre essentielle, primordiale même de l'ouvrage – voire de l'œuvre complète de la famille Schuiten. Ce n'est pas seulement parce qu'il en est le prologue, mais surtout parce qu'il nous dévoile illico la racine de la pensée schuitenienne : l'archiborescence.



Une jeune femme du genre bien, très bien foutue, s'inscrit tant dans l'environnement naturel qu'elle en fait partie intégrante. L'encre de chine y est certes pour beaucoup, mais n'est-ce vraiment qu'un hasard si celle-ci se prénomme Olive ?

Zara, la planète où vit justement Olive, est une planète constituée de deux écorces indépendantes l'une de l'autre. L'écorce extérieure est en rotation perpétuelle, la seconde reste fixe. La première est couverte de végétations, d'eau, de roches translucides. La seconde supporte un bon nombre d'habitations, un peuple exclusivement composé de femmes y vit sans le moindre contact avec le reste du monde. Dès lors, une foule de questions m'assaillent ! Comment diable ces femmes peuvent-elles survivent sans échanges économiques avec d'autres peuples ? Quelle culture ces femmes ont pu développer sous terre ? Mais surtout... Comment diable ces femmes se reproduisent-elles sans hommes ?

Quant à Olive, elle fera connaissance avec ce peuple que lorsqu'elle s'arrêtera de marcher. Car, voyez-vous, elle vit parmi les siens sur la face interne de la première écorce – obligeant elle et son peuple à marcher sans cesse à la même vitesse que l'eau du lac. Mais seuls le patriarche et les initiés en connaissent la raison. Aussi, pour comprendre, Olive décide de s'arrêter.

Justin Hurle.

## « Mors ultima ratio » : les « Petits contes macabres » de Gérard Duchemin.

Comme un avant-goût d'automne...

Hors-saison voire hors du temps, voici une lecture que je ne saurais trop conseiller à tous les amateurs de littérature originale et raffinée. Ceux qui parmi vous ne pressent que modérément les tics, codes et autres figures imposées du fantastique « moderne » devraient en particulier retrouver ici une subtilité très « fin de siècle » (en l'occurrence le 19<sup>ème</sup>) propre à certains auteurs français bien spécifiques...

Signalons à ce propos que Le Chat Rouge, courageux indépendant éditeur de ces « Petits contes macabres » n'en est pas à sa première boucle temporelle : dans son catalogue figurent en effet deux ouvrages du grand auteur décadent que fut Jean Lorrain, et ce parrainage indirect et prestigieux de suggérer une filiation en forme de cadavre exquis...

Cela étant posé, il serait dommageable de céder à la tentation de l'étiquette, car Gérard Duchemin est un auteur contemporain qui, tout en évoluant dans un registre assez typé, sait s'affranchir de ses influences probables grâce à des partis-pris et inspirations bien personnels.

« Motus », le texte ouvrant le présent recueil, est par exemple une pure nouvelle d'épouvante, au style assez direct et classique et à la construction redoutable : l'histoire de ce petit garçon sur lequel plane l'ombre d'un « Autre » indéterminé nous renvoie ainsi à nos propres frayeurs, instants terribles et délicieux où, après la découverte des premiers contes de Poe, nous retardions le plus possible le moment d'éteindre la lumière...

« Monsieur Carpetto » est une nouvelle d'un autre genre (à rapprocher du « gore culinaire » de « La grande bouffe »), et cette journée particulière dans la vie d'un ogre s'apprécie mieux le ventre vide...

Quant aux « Petits contes macabres » qui donnent son titre à l'ouvrage, il s'agit d'un

singulier mélange d'aphorismes et de faits divers, sinistre et cynique collection d'historiettes à chute où l'horriblement drôle le dispute au drôlement horrible...

Viennent ensuite deux morceaux de choix : le premier, intitulé « Le bal des obsolètes », est une brillante variation sur le thème de la danse macabre dont le narrateur n'est autre... qu'une tombe !

Fantômes, squelettes, vampires, zombies, nul ne manque à l'appel, ni même « Le convive des dernières fêtes » cher à Villiers de l'Isle Adam, invité de marque qui se présente ici sous une forme assez inattendue...

Un récit autrement plus étrange, « Les têtes », creuse un sillon parallèle en abordant le thème de la vie après la mort de manière grotesque-une constante chez Duchemin- et cauchemardesque. Des anges déçus, des bébés morts et des vers à soie sur des têtes qui tombent : n'est-ce pas là un tableau irrésistible ? Un seul regret à propos de ce texte : il eût mérité de clôturer le recueil, car le « Conte de la chouette aveugle » qui le suit, bien que faisant montre d'une cruauté de bon aloi, n'en possède pas la richesse thématique et formelle.

Alors, « Arsenic et vieilles dentelles », les « Petits contes macabres » ?

Oui et non, car s'il est vrai que cet ouvrage sent bon les fleurs fanées et les feuilles mortes...

« C'est pour mieux te manger, mon enfant » ! Sous la plage les pavés, et sous les pavés... les cercueils.

Ce qui veut dire Jean Lorrain ET Edgar Poe, Dead Can Dance ET Killing Joke, ce qui veut dire en termes clairs que si Gérard Duchemin est doté d'une plume délicate et ciselée, il sait également affûter cette arme quand le besoin s'en fait sentir.

Nul doute d'ailleurs que si ce conteur de talent persiste dans la voie d'un fantastique aussi maîtrisé, nous aurons de nouveau le plaisir de parler de lui...

Artikel Unbekannt